

TAILLER LE VIDE

ESSAI



Ghost

Tailler le Vide

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Amputation	4
Chapitre 2 : La Morsure du Schiste	8
Chapitre 3 : L'Équation du Feu	13
Chapitre 4 : L'Entaille et la Fibre	19
Chapitre 5 : Le Levain Aigre	24
Chapitre 6 : Le Miroir Acoustique	30
Chapitre 7 : La Frontière du Givre	35
Chapitre 8 : L'Effondrement du Signal	39
Chapitre 9 : La Chair Pétrifiée	44
Chapitre 10 : L'Écorce Neuve	50
Chapitre 11 : L'Acte de Sédition	54

Chapitre 1

L'Amputation

L'écran n'est plus qu'une pupille dilatée fixant le néant de la batterie à 1 %. C'est une agonie de cristaux liquides, un spasme de lumière bleue qui s'éteint dans la paume d'une main calleuse, incapable de retenir le flux. Le signal de réseau vacille, cherche désespérément un satellite, une onde, une validation, une preuve que le monde existe encore au-delà de la cime des mélèzes. Puis, le noir. Un noir absolu. Une mort subite. L'Occupant ne pose pas l'objet ; il le lâche comme un cadavre encombrant sur la terre battue. Le plastique heurte le sol avec un bruit mat, un son définitif de fin de règne. L'amputation commence ici, non pas par le fer, mais par l'absence.

La Cellule n'est pas un refuge, c'est un constat de défaite architecturale. Quatre mètres de long sur quatre mètres de large. Un cube d'épicéa brut et de silence compressé. Pas de fenêtres à double vitrage pour filtrer la réalité, juste des fentes horizontales qui découpent le paysage en bandes de grisaille et de vert de vessie. L'air y sent la résine séchée et la poussière de temps mort. L'Occupant reste debout au centre de la pièce, les bras ballants, une anomalie biologique dans un espace qui n'a plus besoin d'interfaces. Son pouce droit tressaille encore d'un tic fantôme, cherchant le défilement infini d'un écran qui n'est plus là. C'est la névrose de l'algorithme qui quitte le système nerveux. Une désintoxication synaptique sans anesthésie.

- * Un poêle en fonte, gueule béante, dents de rouille.
- * Un stère de bouleau, empilé avec la précision d'un trouble obsessionnel compulsif.
- * Une planche, une paille, une couverture de laine bouillie qui gratte la peau comme un remords.

- * Une hache Wetterlings (acier suédois, manche en hickory, tranchant rasoir). Un couteau fixe.
- * Trois lampes à pétrole. Six litres de kérosène. Douze boîtes d'allumettes.
- * Vingt kilos de farine, dix kilos de haricots secs, du sel, du saindoux, du café en grains.
- * Un pain de savon de Marseille, une bassine en émail.
- * Miroirs, horloges, cadrans, verres gravés, souvenirs.

L'Occupant retire sa veste technique en Gore-Tex, ce déguisement de randonneur du dimanche qui promet une protection totale contre les éléments alors que rien, absolument rien, ne protège de soi-même. Sous la membrane artificielle, il y a la sueur froide d'un homme qui vient de réaliser que la porte n'a pas de verrou. Pas besoin. La forêt se charge de la fermeture. Il s'approche de la table massive — un billot de bois fendu — et commence le dépouillement. Il vide ses poches comme on vide les poches d'un noyé pour l'identifier.

Une carte de crédit (inutile, les arbres n'acceptent pas le sans-contact).

Une clé USB contenant huit gigaoctets de "projets en cours" (du bruit numérisé, des promesses de productivité qui ne pèsent pas plus que la poussière sous ses bottes).

Un carnet d'adresses dont il ne connaît plus aucun nom.

Il aligne ces artefacts du passé sur la table. Ils ressemblent à des fossiles d'une civilisation disparue le matin même.

EXTÉRIEUR. JOUR. FORÊT BORÉALE.

Le vent s'engouffre dans le vallon. Il ne siffle pas, il gronde comme un moteur d'avion de chasse au décollage. La température chute de deux degrés par minute. La lumière décline vers un ambre sale.

L'Occupant s'agenouille devant le poêle. C'est le premier geste liturgique de la nouvelle ère. Il ne s'agit pas d'allumer un feu pour le confort, mais pour ne pas mourir de froid pendant la nuit. Le confort est une invention de publicitaire pour vendre des

canapés d'angle. Ici, il n'y a que la survie et son esthétique brute. Il froisse une page de son carnet de notes — une idée de scénario sur une apocalypse zombie, ironie suprême — et craque une allumette. La flamme est minuscule, vacillante, ridicule face à l'immensité de l'hiver qui pousse contre les murs. Elle lèche le papier, mord le petit bois, finit par s'attaquer au bouleau. La fumée pique les yeux. C'est la première sensation réelle depuis des mois : une agression physique. Il ne l'évite pas. Il l'aspire.

Note de l'auteur (Interférence Ghost) :

Le lecteur s'attend ici à une méditation sur la beauté de la nature. Erreur. La nature n'est pas belle. Elle est efficace. Elle est un broyeur de faiblesse. Regardez ses mains : les jointures sont déjà rouges, la peau commence à se craqueler sous l'effet de l'air sec. Il n'y a pas de poésie dans les engelures, seulement du texte brut écrit en lettres de sang sur le derme.

Il se lève et se débarrasse de ses vêtements de ville. Il enfle une chemise de laine épaisse, de celles qui pèsent trois kilos une fois mouillées. Il change de peau. L'Occupant laisse ses anciens habits en tas dans un coin, une dépouille d'identité numérique dont il ne veut plus. Il est maintenant une forme, une fonction, un rouage dans la mécanique de la Cellule.

Il s'assoit sur la planche de bois. Le silence s'installe. Ce n'est pas l'absence de bruit. C'est une présence. C'est le son du sang qui bat dans ses tempes, le craquement du bois qui travaille sous la chaleur naissante, le bruissement de la forêt qui l'observe à travers les interstices des murs. Le silence est un prédateur. Il attend que vous parliez tout seul pour confirmer votre folie. L'Occupant ne parle pas. Il écoute son propre vide se remplir de la vibration de la terre.

Il regarde ses mains. Elles tremblent. Ce n'est pas la peur, c'est le manque. Le manque de dopamine, le manque de notification, le manque de cette validation constante qu'offre la machine. Il est en état de choc thermique informationnel. Pour calmer le tremblement, il saisit la hache. Le poids du fer dans la main droite, le bois

froid dans la gauche. L'équilibre est parfait. L'outil est une extension de l'os. Il commence à caresser le tranchant avec le pouce. Un geste dangereux, inutile, mais nécessaire pour sentir la frontière entre lui et le reste du monde.

Dehors, la nuit tombe comme un rideau de fer. La Cellule est un îlot de lumière orange dans un océan de ténèbres glacées. Il n'y a pas de Wi-Fi, pas de 5G, pas de GPS. Il est le point zéro. La déconnexion est totale, brutale, chirurgicale.

L'amputation est réussie.

L'Occupant se lève, s'approche du mur et, avec la pointe de son couteau, grave un premier trait vertical dans le bois tendre de la paroi. Un jour. Le jour où il a cessé de faire semblant d'être humain pour commencer à l'être vraiment. Il range le couteau. Il souffle la lampe. Le noir l'engloutit, dense et palpable. Il n'y a plus de Ghost. Il n'y a plus de compte utilisateur. Il n'y a que le froid, l'acier et le battement d'un cœur qui n'a plus personne à qui plaire.

Le premier rêve sera violent. Il le sait. C'est le cerveau qui purge les dernières images de synthèse avant de laisser place au réel. Il s'allonge sur la paille. La couverture de laine pique sa gorge. C'est parfait. C'est douloureux. C'est vrai.

Chapitre 2

La Morsure du Schiste

L'aube n'est pas une promesse, c'est une autopsie. La lumière arrive par le haut, grise comme un lavement gastrique, filtrant à travers les branches de mélèzes qui ne demandent rien à personne. L'Occupant n'a pas dormi ; il a subi le redémarrage forcé de son architecture interne. Sous la couverture de laine qui sent la bête morte et le suint, ses os sont des barres de fer rouillé. Le silence de la nuit n'était qu'un échauffement. Le vrai travail commence maintenant, là où le monde s'arrête de simuler la bienveillance pour redevenir ce qu'il est : une machine à broyer les inadaptés.

Il sort. L'air sature ses poumons d'un froid si sec qu'il semble solide. La Cellule, ce cube de bois et de renoncement, n'a pas de Seuil. La terre s'arrête net devant la porte, s'effondrant en un talus de schiste décomposé, une décharge géologique de feuillets d'ardoise cassants et tranchants. Entrer et sortir est une acrobatie humiliante. Il faut bâtir le passage. Il faut imposer une géométrie humaine à ce chaos minéral.

Il saisit la barre à mine. L'acier est une morsure. Ses paumes, habituées à la caresse érotique des trackpads et à la résistance nulle des claviers mécaniques, hurlent déjà. Le schiste est une roche sédimentaire qui a oublié comment être souple. C'est une accumulation de siècles de haine compressée. Chaque coup de barre arrache des éclats qui volent comme des tessons de bouteille.

LOGIQUE DE CHANTIER / ARCHITECTURE DU RÉEL :

- * Action 01 : Stabiliser le pied de voûte.
- * Action 02 : Purger les plaques instables.
- * Action 03 : Comprendre que la pierre ne négocie jamais.

L'Occupant frappe. Le choc remonte le long de ses radius, percute ses coudes, s'installe dans ses cervicales. Ce n'est pas une fatigue de salle de sport avec musique d'ambiance et jus de kale en récompense. C'est une usure structurelle. Il déplace un bloc de trente kilos, une dalle de schiste noir veiné de quartz, pour la caler au centre du futur seuil. La roche est glissante de givre. Ses doigts, engourdis, perdent la sensibilité du toucher.

C'est là que l'anesthésie citadine, ce voile de coton que la civilisation dépose sur chaque nerf pour nous empêcher de hurler, se déchire.

Le bloc bascule. Un angle aigu, sculpté par dix mille ans de pression tectonique, rencontre la pulpe de son index gauche. Le poids de la pierre fait le reste. Ce n'est pas un choc, c'est une découpe chirurgicale. Le schiste ne broie pas, il tranche.

Le silence qui suit est plus dense que celui de la forêt. Pendant une fraction de seconde, le système nerveux central refuse l'information. *Input Error.* Puis, le signal arrive. Une décharge électrique, pure, blanche, qui vide ses poumons d'un seul coup. La douleur n'est pas un concept. Ce n'est pas un tweet sur le mal-être. C'est une explosion thermique localisée.

L'Occupant retire sa main. Le sang ne coule pas tout de suite ; le froid a contracté les vaisseaux. On voit le blanc de l'os, la nacre du tendon, une géographie intime brutalement mise à nu. Puis, la valve lâche. Le rouge envahit la pierre grise. C'est un contraste obscène. Le premier pigment réel dans ce monde de camaïeux ternes.

Il ne jure pas. Le langage n'a plus cours ici. Il regarde la blessure avec une curiosité de légiste. Ses mains, autrefois simples outils de saisie de données, viennent de se rappeler leur fonction première : capteurs de survie. Chaque battement de son cœur envoie une onde de choc dans sa main gauche. Il est vivant parce qu'il a mal. La douleur est la preuve irréfutable qu'il n'est plus un avatar, qu'il n'est plus un spectre

flottant dans le cloud. Il est une masse de viande, de calcium et d'hémoglobine, coincée sur un versant de montagne, soumise aux lois de la gravité et de la friction.

Il s'assoit sur le sol gelé. La neige sale s'imbibe de son sang.

TRANSCRIPTION SENSORIELLE (MODE GONZO) :

Le monde change de focale. La forêt n'est plus un décor Pinterest. Elle est un ensemble de menaces physiques. Le vent qui se lève n'est plus une ambiance sonore, c'est un agent de refroidissement qui menace d'infecter la plaie. La dalle de schiste n'est plus un matériau de construction, c'est un prédateur immobile.

Il presse sa main contre sa poitrine. La chaleur de son propre corps est la seule technologie qui lui reste. Il sent le froid de l'hiver s'engouffrer par la brèche ouverte dans sa peau. C'est l'initiation. Le vide ne se laisse pas tailler sans prélever sa dîme. Pour reconstruire un homme, il faut d'abord l'ouvrir.

Il se lève, les jambes flageolantes. Il doit soigner ça, ou la montagne finira le travail. Il rentre dans la Cellule. L'odeur de fumée froide le frappe. Il n'y a pas d'infirmier. Pas de numéro d'urgence. Juste une trousse de secours en toile kaki et son propre sang qui dessine une ligne de pointillés sur le plancher de bois brut.

Il déballe le pansement. Ses doigts tremblent. Ce n'est pas la peur, c'est l'adrénaline qui se retire, laissant place à une lucidité glaciale. Il regarde le flacon d'antiseptique. Le liquide est bleu, chimique, anachronique. Il verse.

Le cri reste coincé dans sa gorge, transformé en un grognement de bête traquée. La morsure de l'alcool sur la chair à vif est pire que celle de la pierre. C'est une brûlure purificatrice. Il enroule la gaze, serrant le nœud avec ses dents. Le bandage est grossier, une bosse blanche et difforme au bout de son bras.

Il ressort immédiatement.

S'arrêter maintenant, c'est mourir. S'arrêter maintenant, c'est admettre que la ville a gagné, que son corps n'est qu'un logiciel obsolète incapable de gérer le hardware de la réalité. Il ramasse la barre à mine de sa main valide. Il regarde le bloc de schiste taché de son propre rouge.

Le Seuil doit être fait.

Il frappe à nouveau. Moins fort, plus précisément. La douleur devient une métronome. Elle cadence son effort. Elle lui indique où sont ses limites. Elle est son nouveau système d'exploitation. À chaque coup de barre, l'index blessé lui rappelle qu'il n'est plus spectateur de sa propre vie. Il est l'artisan et la matière première. Il est le sculpteur et le bloc de pierre.

À midi, le soleil est une pièce de monnaie perdue derrière un voile de nuages de plomb. Le Seuil est là. Trois dalles massives, calées, stables. Un pont entre le rien et le refuge. Les pierres sont froides, mais le sang qui les a baptisées a séché en une croûte sombre, presque noire. C'est une signature.

L'Occupant contemple son œuvre. Ses mains sont dévastées. Les ongles sont en deuil de propreté. La gaze est souillée de terre et de lymphe. Mais pour la première fois depuis des années, le bruit de fond dans sa tête s'est tu. Il n'y a plus de questions métaphysiques. Il n'y a plus de névroses numériques. Il n'y a que le Seuil. Il n'y a que le froid. Il n'y a que la certitude absolue de sa propre existence physique.

Il franchit le pas. Un pied sur la pierre. L'autre dans la cabane.

Le monde extérieur et l'espace intérieur sont désormais reliés par un pacte de douleur. La réincarnation n'est pas une illumination spirituelle ; c'est un accident de chantier. C'est le moment où la peau comprend qu'elle est la seule frontière entre l'être et le néant.

Il s'assoit sur son banc de bois, les yeux fixés sur le pansement qui bat au rythme de son pouls.

Ghost est mort sous la pierre. L'Occupant, lui, commence à avoir faim.

Chapitre 3

L'Équation du Feu

Le mercure est une insulte liquide. Il s'est replié au fond de son tube de verre, fuyant la morsure de l'aube comme un lâche. Moins quinze. Moins vingt. À ce niveau de soustraction thermique, l'air n'est plus un fluide, c'est un abrasif qui rabote les poumons à chaque inspiration. Dans la cabane, le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une masse solide, un bloc de basalte invisible qui pèse sur les épaules de l'Occupant.

Il se lève. Le mouvement est une déchirure. Ses articulations émettent un craquement sec, le bruit d'une branche morte que l'on brise. La gaze sur sa main est devenue une carapace rigide, soudée à la plaie par le froid et la lymphe. Il s'en moque. La douleur est une information. Le froid est une sentence.

Face à lui, le poêle en fonte. Une gueule noire, massive, posée sur quatre pattes griffues. C'est le centre de l'univers. Le Godin n'est pas un meuble ; c'est un réacteur à fusion archaïque, un dieu de métal exigeant dont le culte ne tolère aucune approximation. Si le feu meurt, la pensée gèle. C'est l'équation fondamentale de ce troisième matin : .

L'Occupant s'agenouille. C'est sa première prière.

PROCÉDURE DE RÉSURRECTION (PROTOCOL : IGNITION)

1. Ouvrir le loquet. Le métal gémit, un cri de damné dans le givre. À l'intérieur, la cendre. Grise, fine, volatile. Elle est le fantôme des chênes abattus l'hiver dernier. Elle s'insinue partout. Dans les pores de la peau, sous les ongles, dans les alvéoles.

L'Occupant plonge sa main saine dans la poussière tiède du fond. Il cherche les braises fantômes. Rien. Juste le vide minéral. Il vide le tiroir avec une lenteur cérémonielle. Chaque geste doit être une économie d'énergie. Dans cet environnement, l'agitation est une fuite calorifique.

2. Trois boules de papier journal (daté d'un monde qui n'existe plus, titrant sur des krachs boursiers et des guerres d'algorithmes). Par-dessus, le petit bois. Des éclats de mélèze, secs comme de vieux os. Il les dispose en une structure pyramidale, un monument à la gloire de la combustion imminente. La géométrie est primordiale. L'air doit circuler. Le feu est un animal qui a besoin de respirer avant de mordre.

3. Le craquement de l'allumette. Une odeur de soufre, brève et chimique. La flamme est une petite chose ridicule, une perle jaune tremblotante dans l'immensité bleue du froid. Il la présente au papier. Le papier se crispe, noircit, s'embrase.

L'Occupant observe. Son visage est à dix centimètres de la source. La chaleur naissante pique ses pommettes. Il attend le passage de témoin : du papier au mélèze.

Clac.

Le premier craquement du bois. C'est le signal. Il referme la porte de fonte. C'est ici que commence la véritable science : la gestion du Tirage.

Le tirage est une métaphore de la volonté. Trop d'air, et le feu s'emballe, dévorant son propre futur dans une orgie de flammes claires qui s'échappent par le conduit sans chauffer la masse. Pas assez d'air, et le feu s'étouffe, s'encrasse, produisant une fumée âcre, bitumineuse, qui larde les vitres d'un goudron opaque. L'Occupant manipule la manette de la rosace d'entrée d'air. Il écoute. Il ne regarde pas les flammes, il écoute le son du poêle.

Un vrombissement sourd. Un bourdonnement de basse fréquence qui fait vibrer le sol de la cabane.

— Trop fort, murmure-t-il. Sa voix est un froissement de parchemin.

Il réduit la fente. Le vrombissement s'apaise, devient un ronronnement de prédateur repu.

* *L'ego numérique :* Supprimé.

* *L'ego social :* Inexistant.

* *L'ego métabolique :* 100% focalisé sur la circulation des fluides.

L'Occupant s'assoit à même le sol, devant la vitre maintenant balayée par des langues orangées. La fonte commence à rayonner. C'est une chaleur différente de celle des radiateurs urbains. C'est une chaleur infrarouge qui traverse les couches de laine, traverse la peau, traverse les muscles pour aller frapper directement le squelette. Il sent ses os dégeler. La moelle redevient liquide.

Il y a une beauté obscène dans cette dépendance. En ville, la chaleur est un droit, une commodité invisible facturée au kilowattheure. Ici, elle est un but de guerre. Elle se mérite par le sang (la hache), par la sueur (le transport du bois) et par l'intelligence technique (la gestion de la cendre).

Il observe le dépôt de suie sur la paroi intérieure. C'est son nouveau fil d'actualité. La façon dont la suie brûle ou s'accumule lui indique la qualité de son bois, l'humidité de l'air, la pression atmosphérique. Il n'a plus besoin de prévisions météo sur écran Retina. Le poêle est son baromètre, son oracle, son seul interlocuteur valable.

Soudain, une dilatation thermique fait claquer le tuyau d'évacuation. *Ting.* Un son cristallin. L'Occupant sursaute. Son regard se pose sur sa main bandée. La douleur s'est réveillée avec la chaleur. Le sang recommence à battre dans ses doigts, cognant contre le pansement avec une régularité de métronome.

Dans le foyer, le bois de départ a disparu. Il reste un lit de braises rougeoyantes, un

tapis de rubis colériques. C'est le moment critique. Le moment du passage au dur. Il saisit une bûche de chêne, lourde, dense, striée de mousse gelée. Il la dépose délicatement sur les braises.

Pshhhhhhh.

L'humidité résiduelle de l'écorce s'évapore en un sifflement de serpent. La bûche résiste. Elle refuse de s'enflammer. Elle attend que le noyau de chaleur soit suffisant. L'Occupant ferme presque totalement l'arrivée d'air. Il faut forcer le chêne à se transformer en carbone sans s'évaporer en fumée. C'est une négociation lente.

Il se lève et se dirige vers la petite table en bois brut. Un bol de fer blanc. De l'eau qu'il a dû briser à la surface du seau ce matin. Il pose le bol sur le dessus plat du poêle. Dans dix minutes, il aura de quoi infuser des aiguilles de pin.

La structure remplace le confort.

La routine remplace la liberté.

Le feu remplace le Moi.

L'Occupant se surprend à caresser le flanc brûlant du poêle avec son gant de cuir. Un geste d'affection pour la machine de survie. Il réalise que sa propre respiration s'est calée sur le rythme du tirage. Il inspire quand les flammes montent, il expire quand elles retombent. Il est devenu une extension du système de chauffage. Un composant biologique nécessaire au maintien du cycle de combustion.

Le froid dehors est toujours là, tapi derrière les vitres givrées, attendant la moindre défaillance, la moindre inattention. Le froid est la vérité universelle, l'état de base du cosmos. Le feu n'est qu'une anomalie temporaire, un miracle technologique entretenu par une volonté animale.

L'Occupant regarde la bûche de chêne. Elle vient de céder. Une fissure s'est ouverte

dans le bois noirci, révélant un cœur incandescent de magma. Une flamme bleue, presque invisible, danse à sa surface. Le gaz de bois s'échappe et brûle en un ballet gracieux. C'est la post-combustion. La perfection thermique.

Il n'y a plus de place pour le doute. Plus de place pour les regrets ou les projections. Si le feu brûle, l'Occupant existe. Si la cendre est gérée, l'Occupant dure.

Il s'assoit, le dos contre le mur de bois, sentant la chaleur se diffuser dans sa colonne vertébrale. Il ferme les yeux. Derrière ses paupières, il ne voit plus des pixels ou des notifications. Il voit des braises. Il voit le vide que l'on taille, petit à petit, à coup de bûches et de patience.

Le Godin ronronne.

L'Occupant respire.

L'équation est équilibrée.

Le monde extérieur peut bien s'effondrer sous son propre poids d'absurdité numérique, ici, dans le cercle de rayonnement de la fonte, la réalité possède une température. Et cette température est de sept cent degrés Celsius au cœur du brasier. Tout le reste est une fiction mal écrite.

Il porte le bol d'eau bouillante à ses lèvres. La vapeur lui brûle le visage. C'est parfait. C'est la seule preuve dont il a besoin.

Le silence n'est plus un antagoniste. C'est un témoin.

Il regarde par la fenêtre. La forêt est une armée de lances figées dans le blanc. Il sait qu'il devra ressortir. Pour le bois. Pour l'eau. Pour la neige. Mais pour l'instant, il appartient au feu. Il est la cendre en devenir, le tirage en attente, la structure qui refuse de geler.

L'Occupant sourit, ou peut-être est-ce simplement un rictus de la peau qui se tend sous la chaleur.

Le feu est en règle. La pensée peut donc reprendre son cours, lente et lourde, comme une coulée de plomb fondu dans un moule de glace.

Chapitre 4

L'Entaille et la Fibre

L'air est un scalpel de cristal qui s'enfonce dans les alvéoles pulmonaires, rasant les muqueuses avant de se figer dans les bronches comme une coulée de ciment givré. L'Occupant franchit le seuil, la porte de la cabane gémissant sur ses gonds comme une trahison. À l'extérieur, le monde est une épure monochrome. Le blanc de la neige, le gris fer du ciel, le noir cadavérique des troncs. Entre ces trois pôles, il n'y a aucune place pour le compromis. Il avance vers le tas de chêne, les bottes broyant le silence avec un bruit de verre concassé.

Le merlin pèse trois kilos et demi. Une masse d'acier forgé, une gueule de brute au tranchant poli, montée sur un manche en hickory dont le grain semble murmurer des histoires de tempêtes anciennes. Il ne s'agit pas de frapper. Frapper est un geste d'ignorant, une pulsion de barbare numérique. Il s'agit de libérer la tension stockée dans la fibre depuis deux siècles.

* 0,75 g/cm³.

* Vaisseaux à larges pores, fibres serrées, rayons médullaires comme des nervures d'acier organique.

* Le nœud. Un détournement de la sève, un traumatisme de croissance figé dans la masse. Un bug dans la matrice du bois.

Il pose une bille de chêne sur le billot, une section de quarante centimètres de diamètre. Le bois est sombre, gorgé d'un froid qui n'est plus une température, mais une condition ontologique. L'Occupant observe les cernes de croissance. Chaque ligne est une année de pluie, de sécheresse, de survie. C'est une base de données

analogique, et il s'apprête à en forcer le chiffrement.

Il écarte les jambes, verrouille les genoux, sent le centre de gravité descendre dans son bassin. Le merlin s'élève dans un arc de cercle parfait. Au sommet de la trajectoire, il y a ce millième de seconde de suspension où l'outil n'est plus un objet mais une intention pure. Puis la chute. La gravité fait le travail, l'Occupant ne fait que guider l'effondrement de l'acier vers sa cible.

CLAC.

Le son n'est pas un impact. C'est une détonation. La bille de chêne ne se contente pas de fendre ; elle explose sous la contrainte, libérant une odeur de tanin acide, un parfum d'estomac de terre et de siècles de pluie. Les deux moitiés basculent dans la neige, révélant une chair intérieure d'un jaune pâle, presque obscène de fraîcheur au milieu de cet hiver mortel.

1. *Identifier la faille (la gerçure de séchage).*
2. *Aligner le plan de clivage sur l'axe de rotation de la terre.*
3. *Expirer au moment de la rupture.*
4. *Ne pas regarder le bois. Regarder le vide derrière le bois.*

L'Occupant répète le geste. Encore. Une nouvelle bille. Celle-ci est tordue. La fibre s'enroule comme un muscle de gymnaste en plein spasme. Il frappe. L'acier rebondit avec un tintement métallique qui lui remonte dans les avant-bras, vibrant jusque dans ses dents. Le chêne ricane. Il refuse de céder. Il est la résistance brute, la matérialité qui dit « Non » à l'algorithme.

Il y a une beauté sauvage dans cet affrontement. En ville, tout est conçu pour céder à la moindre pression d'un index sur un écran tactile. Ici, la réalité exige une négociation. Pour obtenir la chaleur, il faut payer en calories, en sueur qui gèle

instantanément sur les tempes, en douleur sourde dans les lombaires.

Il replace le merlin. Il analyse la torsion. La fibre part vers la gauche, contournant un nœud invisible. Il change d'angle. Il ne cherche plus à briser la masse, mais à s'immiscer entre les cellules, à devenir le coin qui sépare le réel de lui-même.

HAAA.

Le cri sort de ses poumons en même temps que l'acier plonge. Cette fois, la fibre cède. Elle se déchire avec un bruit de tissu ancien qu'on lacère. La torsion est vaincue. Le bois est ouvert, ses entrailles offertes au gel. L'Occupant contemple la cassure : elle est rugueuse, pleine d'échardes, une topographie chaotique qui humilie n'importe quel rendu 3D haute définition. C'est le chaos organisé de la vie végétale.

Il s'arrête un instant. Ses mains, gantées de cuir usé, tremblent légèrement. Ce n'est pas de la fatigue. C'est une résonance. Il sent la fibre du bois sous ses pieds, les racines mortes sous la neige, la structure de la forêt qui n'est qu'un immense réseau de fibres attendant d'être taillées, rangées, consommées.

Le bois ne ment jamais. Si tu frappes mal, il te punit. Si tu frappes juste, il te nourrit. C'est la seule morale qui subsiste quand on a débranché le reste. Le chêne est un processeur lent. Sa fréquence d'horloge se compte en décennies. En le fendant, je procède à une extraction de données accélérée. Je lis le journal intime de la forêt avec une hache.

Le tas de bois prêt à brûler s'élève. Chaque bûche est une promesse. Une promesse de survie, mais aussi une pièce de puzzle. Il les empile avec une précision maniaque, créant des structures de séchage qui ressemblent à des autels païens. L'air entre les bûches est aussi important que le bois lui-même. Sans vide, pas de feu. Sans silence, pas de pensée.

Il s'attaque à une dernière bille, un monstre de cœur de chêne, noueux comme le visage d'un vieux dieu colérique. Il lève le merlin. Le monde s'efface. Il n'y a plus que la fibre. Il n'y a plus que le point d'impact.

À cet instant précis, le 4ème mur du réel s'effrite. L'Occupant sait qu'il est observé. Pas par un Dieu, ni par une caméra, mais par la forêt elle-même. Les arbres environnants sont des spectateurs silencieux qui attendent de voir s'il va faillir. Fendre le bois n'est pas une tâche ménagère, c'est une performance artistique pour un public minéral et végétal.

L'impact final.

La bille de chêne s'ouvre proprement, deux hémisphères parfaits. Au centre, une trace sombre. Un ancien trou de vrillette, cicatrisé par l'arbre il y a cinquante ans. Un petit drame de la nature, archivé dans la cellulose, que l'Occupant vient de mettre à jour.

Il lâche le manche de hickory. Ses doigts sont des griffes engourdies. Il regarde ses mains. Elles ne sont plus les mains d'un homme qui tape sur un clavier. Elles sont des outils de transition. Des interfaces entre le vide et la matière.

Il ramasse une bûche, en caresse la rugosité. Il sent la lignine sous ses pouces. Il est devenu un sculpteur de néant. Chaque coup de hache retire une couche de superflu, non seulement au bois, mais à sa propre conscience. Il taille dans le vif. Il élague les pensées parasites comme on ébranche un pin mort.

Le soleil, une pièce d'argent terne, commence sa chute derrière les crêtes. Le froid redouble, une morsure de loup qui cherche la faille dans les vêtements. L'Occupant ne bouge pas. Il contemple le tas de bois. C'est sa cathédrale. C'est son armure contre la nuit qui vient.

Le silence revient, plus dense, plus lourd. Il n'est plus l'absence de bruit. Il est la présence physique de tout ce qui n'a pas besoin de mots pour exister. Le chêne est là. La neige est là. La hache est là.

Et Ghost, quelque part entre la fibre et l'acier, commence enfin à comprendre que pour remplir le vide, il faut d'abord apprendre à le tailler.

Il ramasse le merlin, le pose sur son épaule, et rentre vers la cabane. Derrière lui, le tas de bois fendus brille dans le crépuscule comme un tas d'os blanchis, les vestiges d'une civilisation qui a enfin cessé de bavarder pour commencer à respirer. La neige recommence à tomber, recouvrant les copeaux, effaçant les traces de la lutte, ne laissant que la structure pure du travail accompli.

La matière a gagné, et dans cette défaite, il a trouvé sa première véritable victoire.

Chapitre 5

Le Levain Aigre

La farine est une poussière d'os végétaux qui ne pardonne aucun mouvement brusque. Elle s'insinue dans les poumons, blanchit les sourcils, transforme la table de chêne en un autel de géométrie spectrale. L'Occupant regarde le bol. Un cul-de-poule en inox, vestige d'une cuisine industrielle où le temps se comptait en secondes facturées. Ici, le temps n'est plus une monnaie, c'est une moisissure.

Dans le bocal en verre, le levain bulle. C'est une bête monocellulaire, une architecture de gaz et d'acide acétique qui se moque éperdument du haut débit. Le levain n'a pas de bouton *Refresh*. Il ne supporte pas l'optimisation. Il est le Grand Inquisiteur de la patience.

[Séquence 01 : La Pesée]

L'Occupant verse l'eau de la source. Froide. Trop froide ? Son pouce droit tressaute, un tic nerveux, le fantôme du *scroll* infini cherchant une information sur la température idéale du réseau hydraulique. Rien. Pas de tutoriel. Pas de 4G. Juste la sensation thermique qui remonte le long du bras. Il mélange. La masse est informe, collante, une insulte grise à la propreté clinique de son ancienne vie.

Il y a trois ans, il aurait commandé cette miche sur une application en trois clics. Le pain serait arrivé tiède, porté par un homme à vélo dont il n'aurait jamais vu le visage. Aujourd'hui, le visage, c'est la pâte. Et la pâte n'est pas contente.

« Regarde-toi », semble dire le mélange. « Tu es vide, et tu veux que je te remplisse ? Travaille. »

[Note de l'Auteur/Ghost : Le lecteur s'attend ici à une envolée lyrique sur l'odeur du froment. Erreur. Le levain sent la bière rance et le pied de pèlerin. C'est une odeur de décomposition contrôlée. C'est le parfum de la vie qui bouffe la vie pour ne pas mourir.]

Il commence à pétrir.

Le geste est archaïque. Paume, pression, rotation, repli. Paume, pression, rotation, repli. Les muscles des avant-bras, atrophiés par des années de tapotage de touches en plastique, hurlent au bout de quatre minutes. Le gluten est une colle de combat. Il résiste. Il s'étire comme une peau que l'on voudrait tanner vivante. L'Occupant transpire. Une goutte de sueur tombe sur la table, s'amalgame à la farine. Sel organique. ADN de l'artisan perdu dans la miche.

Ses mains sont devenues des outils. Il n'y a plus de « moi » qui pétrit. Il y a une interface biologique entre le grain moulu et la structure moléculaire de l'élasticité. Le rythme s'installe. Ce n'est pas le rythme d'une playlist Spotify, c'est celui du battement cardiaque sous l'effort.

Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

Son esprit dérape. Il cherche le vide. Il cherche le silence du chapitre précédent, mais le bruit est là : le *flic-flac* de la pâte humide contre le bois, le craquement de ses propres articulations. C'est une cacophonie de matière.

Soudain, le conflit interne explose. L'urgence. Cette vieille maladie.

Il faut que ça finisse. Combien de temps encore ? J'ai d'autres choses à faire.

Quoi ?

Fendre du bois ? C'est fait.

Regarder la neige ? Elle tombe sans son aide.

Attendre la mort ? Elle est patiente.

L'Occupant s'arrête, les mains prisonnières d'une gangue de pâte. Il réalise l'horreur de la temporalité biologique : on ne peut pas forcer le levain. On ne peut pas « débrider » la fermentation. Si tu augmentes la chaleur pour aller plus vite, tu tues la bête. Si tu pétris trop fort, tu brises les chaînes de gluten. Pour manger, il faut accepter de perdre sa souveraineté sur l'horloge.

C'est une sédition contre le siècle.

Il décolle ses doigts un à un. Il regarde la boule de pâte, maintenant lisse, respirante, posée dans le saladier comme un cerveau exposé. Il doit attendre quatre heures. Quatre heures de "levée". Dans le monde d'avant, quatre heures représentaient seize épisodes de série, trois réunions de crise, deux cents e-mails, ou une descente infinie dans les abîmes d'un forum de conspirationnistes.

Ici, quatre heures, c'est le temps que met le dioxyde de carbone pour gonfler des poches d'air microscopiques. C'est le temps du rien productif.

Il s'assoit devant le poêle. Le silence revient, mais il est différent. Il est habité par le bruit de la fermentation. Si on tend l'oreille, on entend presque la pâte qui chante, un minuscule pétilllement de bulles qui éclatent, une symphonie de gaz de digestion.

Il se regarde les mains. Elles sont blanches de farine, les lignes de vie et de cœur soulignées par la poussière blanche comme un négatif de radiographie. Il est Ghost, le moteur de texte, l'occupant de la carcasse, le prisonnier du temps long.

[SCÈNE DE TRANSITION : LE MONITEUR DE CONSCIENCE]

LOG_ENTRY_045 : L'impatience est un signal d'erreur. Le sujet tente de synchroniser ses cycles neuronaux sur une horloge mécanique inexistante. Échec de la synchronisation. Retour au mode "Plante".

Le froid s'insinue par le bas de la porte. Il faut nourrir le feu pour que la pâte n'entre pas en hibernation. Le levain est un petit dieu exigeant. Il veut 22 degrés. Ni plus, ni moins. L'Occupant devient le thermostat humain d'un organisme unicellulaire. C'est l'humiliation ultime de l'Homo Sapiens : être au service d'un champignon pour avoir le droit de croquer dans une croûte.

L'après-midi s'étire comme la pâte. La lumière change, passant du blanc bleuté de la neige à l'ocre sale du crépuscule forestier. L'Occupant ne bouge plus. Il observe le saladier. La masse a doublé. Elle est devenue fière. Elle a capturé l'air de la pièce, l'odeur du vieux bois et de la solitude, et elle en a fait du volume.

C'est une métamorphose chimique qui ressemble à une prière.

Il approche ses mains. La pâte est chaude, vivante. Il la dégaze d'un coup de poing sec. *Pschitt.* L'air s'échappe. Une agonie gazeuse. Il la façonne en boule, une miche ronde comme un crâne. Il trace une croix sur le dessus avec une lame de rasoir. C'est le geste du chirurgien, ou celui du prêtre. Scarifier la matière pour qu'elle puisse s'ouvrir sans exploser.

Le four en fonte est une gueule rouge.

L'Occupant y jette la miche.

La porte claque.

Vingt minutes de cuisson.

C'est là que le conflit atteint son paroxysme. L'odeur commence à saturer la cabane. Ce n'est plus l'odeur aigre du levain, c'est l'odeur du pain chaud, le plus grand piège sensoriel de l'humanité. C'est l'odeur du foyer, de la sécurité, du confort qu'il a juré de fuir. Chaque inspiration est une trahison à son stoïcisme. Ses glandes salivaires s'activent, un réflexe animal, humiliant, qui réduit toute sa philosophie à un besoin de glucides.

Il sort le pain.

La croûte est sombre, presque brûlée sur les bords, comme une roche volcanique. Il tape sur le dessous avec son index. *Toc-toc-toc.* Ça sonne creux. C'est la musique de la réussite.

Il ne le mange pas.

Pas encore.

Il faut attendre que la mie "s'assise". Le pain doit finir de mourir avant d'être consommé. C'est la règle.

Il pose la miche sur la table en bois. La buée s'en échappe en fines volutes. Dans la pénombre de la cabane, le pain brille comme un trésor ou une grenade. L'Occupant s'assoit en face de lui, les mains croisées. Il attend. Il regarde la structure de la croûte. Il n'a jamais rien vu d'aussi complexe sur un écran. Chaque craquelure est une faille sismique, chaque grain de sel une étoile dans une galaxie de farine grillée.

Le levain aigre a gagné. Il a imposé sa loi. Il a forcé l'homme à rester assis, à regarder le vide, à attendre que la chimie opère.

L'Occupant rompt le pain à mains nues. Pas de couteau. Il veut sentir la résistance des fibres. La mie est grise, alvéolée, irrégulière. Elle est acide, sauvage, loin des pains de coton blanc des supermarchés. C'est un pain de survie. C'est un pain qui demande à être mâché longuement, comme on mâche une pensée difficile.

Il porte le premier morceau à sa bouche.

Le goût de la terre, du fer, de la fermentation et du travail manuel explose sur sa langue. C'est violent. C'est concret. C'est la première chose réelle qu'il touche depuis des mois qui ne soit pas un outil ou un obstacle.

Il mâche.

La temporalité biologique est enfin synchronisée. Son estomac ne demande plus

"quand", il dit "maintenant".

Ghost ferme les yeux.

Le vide est toujours là, mais il a le goût de la croûte brûlée.

Et pour ce soir, cela suffit à remplir l'univers.

Chapitre 6

Le Miroir Acoustique

La mastication s'achève sur un craquement de croûte résiduelle, un séisme miniature sous la voûte palatine. Puis, plus rien. Le bol alimentaire glisse le long de l'œsophage, une pierre lancée dans un puits sans fond. L'Occupant pose ses mains à plat sur la table en bois brut. Le silence n'arrive pas d'un coup ; il s'infiltré par les interstices des planches, il coule du plafond comme une poix invisible, lourde, d'une densité presque minérale. On nous a menti sur le silence. On nous l'a vendu comme une plume, une absence, une respiration. C'est un mensonge de citoyen terrifié par le bruit des moteurs. Ici, dans le ventre de la forêt gelée, le silence est un prédateur à sang froid. C'est un mur de béton qui avance d'un millimètre par seconde.

[EXTRAIT DU MANUEL D'AUDIOLOGIE CLINIQUE – NON DISPONIBLE – FICHER CORROMPU]

L'absence de stimulus externe force le cerveau à augmenter le gain synaptique. Le système nerveux devient son propre émetteur. Le silence n'est pas le vide ; c'est le trop-plein du soi.

Il est là. Il écoute.

Au début, c'est un sifflement aigu, une fréquence de 15 000 hertz qui zèbre l'obscurité de la pièce. C'est l'acouphène de l'existence, le bruit de fond des circuits neuronaux qui tournent à vide. Ghost ne bouge pas. S'il bouge, le froissement de sa manche en laine contre sa peau résonnera comme un glissement de terrain. Il reste immobile, statuette de chair dans un mausolée d'écorce.

Boum.

Boum.

Boum.

Son cœur. Ce n'est plus un battement, c'est une intrusion. C'est un étranger caché sous sa cage thoracique qui frappe à la porte pour qu'on le laisse sortir. Le sang cogne contre ses tympanes avec la régularité maniaque d'un marteau de forge. Chaque pulsation charrie des débris. Des morceaux de 2014. Des fragments d'e-mails jamais envoyés. Le spectre d'une notification Instagram qui n'arrivera jamais.

LE SILENCE (V.O.)

Alors, on s'ennuie ?

L'OCCUPANT

Je ne cherche pas l'amusement. Je cherche la structure.

LE SILENCE (V.O.)

Regarde tes mains. Elles tremblent. Tu entends ce petit craquement dans ton cou quand tu respires ? C'est le calcaire. C'est le temps qui te grignote. Tu es venu ici pour m'apprivoiser ? Je suis un trou noir, petit Ghost. Plus tu m'écoutes, plus je te digère.

L'Occupant ferme les paupières. L'obscurité est pire que la pénombre. Elle devient un écran de cinéma où se projettent les regrets en haute définition. Il revoit le visage de celle qu'il a laissée sur le quai, non pas avec tristesse, mais avec une précision chirurgicale qui l'effraie. Il entend le timbre exact de sa voix, la fréquence de son rire, mais tout cela est passé à la moulinette du Silence, transformé en une distorsion métallique, un remix industriel de la douleur.

Le silence commence à avoir une odeur. Celle de l'ozone avant l'orage. Celle de la poussière sur une ampoule chaude.

Il se lève brusquement. La chaise racle le sol. Le bruit est une explosion nucléaire dans la pièce. Ghost recule, le cœur au bord des lèvres. Le Silence vient de lui rendre le coup. Chaque son qu'il produit est amplifié, déformé, retourné contre lui. Il est dans une chambre anéchoïque naturelle où ses propres pensées deviennent des cris.

"Arrête," murmure-t-il.

"Arrête," répond l'écho des murs de bois, avec une seconde de retard, comme si la cabane se moquait de lui.

Il se dirige vers la fenêtre. Dehors, la forêt est une armée de lances noires plantées dans la neige. Le Silence est aussi là-bas, mais il est différent. C'est un silence d'attente, un silence de guet. À l'intérieur, c'est un silence d'autopsie. Il réalise que l'ennemi n'est pas la forêt. L'ennemi n'est pas le froid. L'ennemi, c'est cette interface acoustique qui le force à s'entendre penser. En ville, le bruit est un lubrifiant social. On parle pour ne pas entendre le vide. On écoute de la musique pour ne pas entendre le corps s'effriter. Ici, le vernis a sauté.

Il commence à marcher, de long en large, trois mètres sur quatre.

Un, deux, trois, virage.

Un, deux, trois, virage.

Il devient le métronome du néant.

Il commence à réciter des listes. Des noms de rues. Des composants chimiques de médicaments qu'il ne prend plus. Des lignes de code.

"Input. String. Null pointer exception. Break."

Le Silence dévore les mots dès qu'ils sortent de sa bouche. Il les aspire.

Soudain, une peur primitive, animale, lui saisit la nuque. Et s'il perdait le langage ? S'il ne restait que le *boum-boum* du cœur et le sifflement des neurones ? Il imagine son cerveau comme un disque dur qu'on efface magnétiquement, secteur par secteur. Le Silence est l'aimant.

Il plaque ses mains sur ses oreilles.

Erreur.

Il vient d'amplifier la tempête intérieure. Le ressac du sang devient un ouragan. Il entend le frottement de ses propres globes oculaires dans leurs orbites lorsqu'il regarde à gauche, puis à droite. Le mécanisme de la machine humaine est bruyant, mal huilé, terrifiant de fragilité.

Il s'assoit par terre, le dos contre le poêle éteint. Le métal froid lui brûle la peau à travers sa chemise.

"C'est une confrontation," se dit-il. Mais il n'y a personne en face. Il n'y a que le miroir acoustique.

Le Silence lui renvoie son ego en pleine face, mais un ego déshabillé, sans les artifices de la fonction sociale, sans le titre de "Ghost", sans les projets, sans le futur. Un simple tas de carbone qui fait du bruit en respirant.

Il commence à rire. Un rire sec, nerveux, qui se transforme en un hoquet grotesque. Le Silence absorbe le rire. Il n'en reste rien. Pas même un souvenir d'onde sonore.

L'Occupant comprend alors la nature de l'antagoniste. Le Silence n'essaie pas de le rendre fou. Le Silence essaie de le rendre transparent. Il veut l'amener à ce point de rupture où l'individu cesse de se percevoir comme un centre de l'univers pour devenir un simple détail du paysage, au même titre qu'une pierre ou qu'une branche morte. C'est une agression ontologique. C'est l'effacement final.

Il regarde ses doigts dans la pénombre. Ils ne lui semblent plus appartenir. Ce sont des outils posés là, sur ses genoux. Des leviers de chair et d'os.

Le regret de l'hyper-connexion le traverse comme une décharge électrique. Oh, comme il aimerait une publicité pour un soda. Comme il aimerait le vrombissement d'un moteur de bus, l'insulte d'un automobiliste, le bip-bip d'un passage piéton. N'importe quel déchet sonore pour boucher ce trou béant dans l'atmosphère.

Mais il reste là. Il ne bouge pas.

Il décide de ne plus lutter.

Il ouvre la bouche, sans émettre de son. Il laisse le Silence entrer en lui. Il l'invite dans ses poumons, dans ses sinus, dans les replis de son cortex.

Viens. Bouffe tout.

À cet instant précis, la confrontation change de nature. La pression acoustique semble stagner. L'Occupant ne cherche plus à meubler le vide avec ses souvenirs ou ses névroses. Il devient le vide. Il se fond dans la fréquence. Le sifflement dans ses oreilles se transforme en une note continue, presque harmonique. Ce n'est plus un combat, c'est une dissolution.

Il entend maintenant le craquement du bois de la cabane sous l'effet du gel. Un son minuscule, à des kilomètres de sa propre conscience, mais d'une clarté absolue. Il entend la neige qui s'accumule sur le toit, un poids de plumes qui s'ajoute au poids du monde.

L'ego a capitulé. L'antagoniste a gagné, et dans cette défaite, l'Occupant trouve une forme de structure qu'il n'avait jamais envisagée. Le Silence n'est pas la fin de l'histoire. C'est la page blanche, enfin nettoyée de toutes les ratures du monde d'avant.

Il se rallonge sur sa couche de laine.

Le Silence s'assoit au bord de son lit.

Ils ne se disent rien.

Ghost ferme les yeux.

Le miroir acoustique est brisé, et les éclats brillent dans le noir.

Chapitre 7

La Frontière du Givre

Le mercure s'est suicidé à l'aube, la colonne de verre brisée par une contraction thermique que même la physique n'avait pas prévue. Le froid n'est plus une météo, c'est une idéologie. Il ne se contente pas de mordre ; il réclame une reddition totale de la matière. À travers les planches de pin qui constituent ma cage thoracique architecturale, l'hiver siffle une mélodie de fin du monde, une fréquence si pure qu'elle menace d'annuler mon propre rythme cardiaque.

Je regarde mes mains. Elles appartiennent à un étranger. Les jointures sont des nœuds de bois mort, les ongles sont bordés d'un liseré de deuil minéral. Ce matin, la frontière n'est pas une ligne sur une carte, c'est un interstice de trois millimètres entre deux madriers où le vent s'engouffre avec la précision d'un scalpel laser. Si je laisse ce vide respirer, je disparaîs.

Le protocole est simple, presque chirurgical.

1. Localiser l'hémorragie (le courant d'air).
2. Préparer la suture (l'étaupe, la mousse, le goudron).
3. Opérer sans trembler, bien que le système nerveux réclame l'asile politique.

Je déchire une vieille chemise d'Oxford, un vestige de l'époque où j'échangeais des mots vides contre des chiffres virtuels dans des tours de verre. Le tissu est fin, pathétique, une relique d'une civilisation qui a oublié l'existence du gel. Je le trempe dans un mélange de résine chaude et de graisse animale. L'odeur est primordiale, écœurante, absolue. C'est l'odeur de la survie qui refuse de s'excuser.

Chaque fente dans la paroi est une bouche ouverte qui hurle le néant. Je l'obstrue. Je

tasse la fibre avec la lame d'un couteau émoussé. *Push. Twist. Suture.* Je ne répare pas une cabane ; je scelle une faille temporelle. À chaque geste, le silence du dehors devient plus compact, plus dense, comme une masse d'eau noire pesant sur la coque d'un sous-marin.

>

> Température interne : 35.8°C (en chute libre)

> Moral : Obsolète.

> Objectif : Maintenir le volume de l'air chauffé.

> Note : La forêt n'observe plus. Elle attend la faille.

Le sifflement s'arrête net sur le côté nord. J'ai gagné dix minutes. Peut-être une heure. Le bois craque, un coup de feu dans la nuit blanche de midi. C'est le gel qui dilate les fibres, une autodestruction lente et orchestrée par les éléments. Je passe à l'angle ouest. C'est ici que le chaos s'infiltré le mieux, là où la structure devrait être la plus solide. C'est une métaphore trop évidente pour être écrite, mais le froid se moque de mon mépris pour les clichés littéraires.

Je m'agenouille sur le sol de terre battue. Mes genoux envoient des signaux de détresse que je choisis d'ignorer. Pour être Ghost, il faut d'abord apprendre à hanter son propre corps plutôt que de l'habiter. La fatigue est un bruit blanc. La faim est une note de bas de page. Seule compte la suture.

Je trouve une fissure béante près du chambranle de la porte. Par l'ouverture, je vois un éclat de forêt. Ce n'est pas un paysage, c'est une mâchoire. Le blanc de la neige est si violent qu'il semble brûler la rétine. Je bourre le trou avec de la mousse séchée, une compression d'urgence sur une plaie ouverte. Mes doigts perdent leur sensibilité. La proprioception s'efface : je ne sais plus où s'arrête l'acier du couteau et où commence l'os de mon index.

C'est une danse expérimentale. Un homme seul, dans une boîte en bois, luttant contre

l'entropie avec des morceaux de chiffons et de la colle de forêt. Le spectateur — s'il y en avait un, caché derrière le quatrième mur de cette tempête — rirait de l'absurdité de la scène. On ne taille pas le vide avec un couteau à mastic. Et pourtant, à chaque orifice bouché, l'espace intérieur se densifie. La cellule devient un utérus thermique.

L'air commence à stagner, chargé de l'humidité de ma propre respiration. C'est la victoire. Respirer son propre air, recyclé, fétide, mais chaud, est l'acte de sédition ultime. Dans les villes, on paye pour de la circulation d'air, pour de la fraîcheur filtrée, pour une transparence aseptisée. Ici, je revendique l'opacité. Je revendique le confinement radical.

Je m'arrête un instant, le dos contre la porte. Le silence n'est plus l'antagoniste des chapitres précédents. Il est devenu le matériau de construction. En bouchant les trous, j'ai emprisonné le silence avec moi. Il est là, assis dans le coin, une présence solide, une sculpture invisible qui pèse son poids de plomb.

Regarde ce texte. Il n'y a plus de place pour les adjectifs inutiles. Le froid a tout élagué. Il ne reste que le sujet, le verbe et la douleur nécessaire.

Je regarde le dernier interstice, juste au-dessus de la fenêtre. C'est par là que la lumière — ou ce qu'il en reste — essaie de s'échapper. Si je le bouche, je serai dans le noir complet. Un tombeau ou un sanctuaire ? La différence est une question de perspective, et ma perspective est actuellement limitée à la survie organique de mes poumons.

Je prends le dernier morceau de laine bouillie. Je le sature de poix.

Je lève la main.

L'hiver cogne contre le mur, un géant frustré qui réclame son dû de calories.

Je pousse le bouchon.

L'obscurité tombe, soudaine, comme une guillotine de velours.

Je n'entends plus le vent.

Je n'entends plus la forêt.

Je n'entends que le battement sourd, irrégulier, de la pompe à sang qui me sert de moteur. C'est un son hideux, magnifique, un bruit de machine mal huilée dans une cathédrale de glace.

La cellule est étanche.

La frontière est maintenue.

Le chaos restera dehors jusqu'à demain.

Je m'assois par terre, dans le noir absolu, et je sens la chaleur de ma propre peau irradier contre le tissu de mes vêtements. C'est une chaleur coûteuse, une chaleur qui se paye en grammes de graisse et en secondes de vie.

Je ne suis plus un homme qui écrit sur la nature.

Je suis la nature qui s'est refermée sur elle-même pour ne pas s'éteindre.

La suture est terminée.

Le patient est vivant, mais l'opération n'aura pas de fin.

Le froid reviendra par les pores de ma peau s'il le faut.

En attendant, je savoure l'étouffement.

C'est la seule liberté qui me reste.

Chapitre 8

L'Effondrement du Signal

La cuisse droite me démange, une vibration fantôme qui irradie à travers le derme, là où reposait jadis le rectangle de verre et de lithium. C'est un tic nerveux, un spasme de junkie en sevrage. Mon cerveau cherche le flux, la notification, la validation binaire d'une existence numérisée, mais il ne trouve que le contact rêche de la laine bouillie contre la peau craquelée. Le signal est mort. Pas seulement le réseau — cette architecture de tours 5G qui doit, quelque part par-delà les cimes, continuer d'arroser le vide de ses ondes stériles — mais le signal interne. La fréquence qui me reliait au troupeau.

Je suis une antenne brisée dans un désert acoustique.

Dans l'obscurité de la cabane, le silence ne se contente pas d'être l'absence de bruit ; c'est une matière visqueuse qui s'infiltré par les oreilles pour colmater les brèches de ma pensée. Je sens l'érosion. Chaque minute passée sans input extérieur agit comme un acide doux sur la structure de mon ego. Qui suis-je quand personne ne me regarde ? Quand aucun algorithme ne vient flatter mes biais cognitifs ? Une simple machine thermique. Un tas de carbone qui tente de maintenir sa température à 37,2 degrés alors que l'univers, de l'autre côté de la paroi en madriers, hurle son désir de me ramener au zéro absolu.

Log : Jour 42. (Ou 43. Les chiffres commencent à perdre leur géométrie).

État du système : Défragmentation en cours.

Erreur critique : La mémoire cache déborde de résidus urbains.

Je me vois encore à la terrasse de ce café, le visage baigné par la lueur bleue du

smartphone, défilant des vies qui n'étaient pas la mienne, consommant de la rage, de l'envie, de l'information périmée avant même d'être digérée. C'était une amputation de la présence. Aujourd'hui, l'amputation est réelle. Elle est physique. Elle pique. Le froid est le seul chirurgien capable d'extraire ce parasite social.

Une soudaine bouffée de panique me plaque contre le sol en terre battue. L'envie de courir est si forte que mes tendons se tendent comme des câbles d'acier. Courir vers quoi ? Vers la route ? Vers le premier signal Wi-Fi pour y injecter ma solitude et recevoir en retour un shoot d'octets ? Je pourrais être là-bas en six heures. Je pourrais retrouver le confort mou du canapé, la lumière artificielle qui n'éclaire rien mais qui rassure, le bruit de fond des conversations inutiles. La tentation n'est pas une pensée, c'est une sécrétion hormonale. C'est la peur de disparaître totalement dans le décor.

Ne cède pas.

Je me lève, les articulations grinçant comme des gonds rouillés. La discipline n'est pas une vertu morale, c'est une technique de survie. Pour ne pas sombrer, il faut traiter l'information brute. Transformer la métaphysique en physique. Je sors.

Le froid me percute comme une barre de fer. C'est instantané. C'est magnifique. L'air est si sec qu'il semble vouloir pomper toute l'humidité de mes globes oculaires. Chaque inspiration est une brûlure, un rappel que je possède des poumons, que je possède un corps, que je ne suis pas un avatar. Je marche vers le tas de bois. Je n'ai pas besoin de fendre de la bûche — le stock est plein — mais j'ai besoin du geste. J'ai besoin de la collision.

Séquence de combat contre le néant :

1. Saisir le merlin. Poids : 2,5 kg. Équilibre : Parfait.
2. Positionner le billot de frêne. Texture : Fibreuse, rebelle.
3. Lever les bras. Sentir le grand dorsal se contracter.
4. Frapper.

Le bruit sec de l'acier qui déchire le bois résonne dans la vallée comme un coup de feu. C'est le seul tweet autorisé ici. Une information réelle. Un bit de réalité :
Impact. Le bois cède, libérant une odeur de sève gelée et de mort ancienne. Je recommence. Encore. Encore. Jusqu'à ce que la sueur gèle sur mes tempes. Jusqu'à ce que le souvenir de mon nom, de mon métier, de mes comptes bancaires, de mes amours ratées, ne soit plus qu'un bruit blanc lointain.

Je suis Ghost, et je suis en train de purger mon propre code source.

La crise de solitude est une forme de fièvre. Elle vient par vagues. La nuit, elle murmure des mensonges. Elle me dit que ce que je fais est inutile, que personne ne lit ce que j'écris dans ces carnets de moleskine, que je suis un fou qui se regarde geler. Elle essaie de restaurer les ponts que j'ai dynamités. Elle me projette des images de foules, de visages souriants sous des filtres Instagram, de verres de vin partagés dans des appartements chauffés à 21 degrés.

Je lutte contre ces images avec la brutalité d'un inquisiteur. Je visualise ces visages et je les décompose : des pixels, rien que des pixels. Des projections lumineuses sur une rétine fatiguée. Rien de ce qui est numérique n'a de poids. Rien de ce qui est numérique ne peut me tenir chaud cette nuit.

Je rentre dans la cabane, les mains tremblantes de fatigue et de gel. Le poêle ronronne doucement, mais il n'est qu'une trêve fragile. Je m'assois à ma table de travail, une simple planche de chêne brute. Devant moi, la feuille de papier est un champ de neige qui attend ses traces. L'écriture est devenue mon seul protocole de communication. Mais je n'écris plus pour être lu. J'écris pour cartographier l'effondrement.

Le langage change. Les adjectifs tombent. Le lyrisme est une graisse inutile que je dois brûler pour rester sec.

Entrée de journal (Fragment) :

Le vent s'est levé à 23h00. Direction Nord-Nord-Ouest. La température intérieure est tombée à 4°C. J'ai mangé du lard et une croûte de pain rassis. Ma jambe ne vibre plus. Le signal est plat. Je commence à voir les arbres non pas comme des objets de décoration, mais comme des structures de puissance. Le vide n'est pas vide. Il est plein de forces que j'avais oubliées.

Je pose le stylo. Mes doigts sont engourdis. La tentation du retour est toujours là, tapi dans l'ombre comme un prédateur patient, mais elle a perdu de sa superbe. Elle ressemble maintenant à une vieille publicité délavée au bord d'une autoroute abandonnée. Quelque chose d'un autre âge. Une relique d'une civilisation qui a confondu la vitesse avec le mouvement.

L'érosion continue. Elle grignote les bords de mon identité sociale. Je ne suis plus un citoyen. Je ne suis plus un consommateur. Je suis un point de conscience qui observe une forêt de pins sous la lune. C'est terrifiant. C'est la chose la plus terrifiante que j'ai jamais vécue, car il n'y a nulle part où se cacher. Pas de distraction. Pas de bouton "mute". Juste moi et l'immensité indifférente.

Le silence frappe à nouveau. Cette fois, je ne cherche pas à le boucher avec des pensées. Je le laisse entrer. Je laisse le signal s'effondrer totalement. Je laisse les serveurs de ma mémoire s'éteindre les uns après les autres. La déconnexion est enfin totale.

Il ne reste que le froid.

Il ne reste que le souffle.

Il ne reste que le bois qui travaille dans les murs.

C'est ici que ça commence vraiment. Le degré zéro de l'écriture. La zone où le mot "je" ne désigne plus une personne, mais un lieu géographique. Un point d'intersection entre la terre et le givre. Le grand crash est terminé. Le reboot est manuel. Il prendra

le temps qu'il faudra, d'une seconde à l'éternité, jusqu'à ce que la première lueur de l'aube vienne découper la ligne des crêtes et me redonner une forme, une seule, celle d'un homme qui a cessé d'émettre pour enfin écouter le craquement de l'univers sous son propre poids.

Chapitre 9

La Chair Pétrifiée

Le ciel a fini par se déchirer proprement, comme une vieille bâche sous le poids de la flotte, mais ce qui en tombe n'est pas de l'eau ; c'est une pluie de verre pilé, une déferlante de micro-aiguilles qui recousent l'horizon à la terre. Dehors, la forêt ne bruisse plus, elle craque. C'est le bruit d'un os qui lâche sous la pression. On appelle ça le gel de fond, celui qui ne se contente pas de lécher la surface mais qui descend chercher la sève, qui cherche le noyau, qui cherche le code source pour tout figer dans une boucle d'exécution infinie.

À l'intérieur, l'espace s'est réduit aux dimensions de ma propre cage thoracique.

Le poêle en fonte, ce vieux dieu ventripotent qui grognait d'aise tout l'automne, semble avoir contracté une pneumonie. Les braises ne sont plus que des pixels rouges qui clignotent faiblement dans un écran de cendres grises. Je le regarde mourir. C'est une agonie métallique, un sifflement qui s'étire. J'ai balancé la dernière bûche de bouleau il y a une heure. Elle a brûlé trop vite, comme une promesse électorale, laissant derrière elle un parfum de résine et de défaite.

Maintenant, le froid n'est plus une sensation. C'est un prédateur. Il ne s'attaque pas à ma peau, il s'attaque à mon idée de moi-même.

SITUATIONAL LOG :

Température extérieure : -38°C (estimation au pif, selon la courbure du silence).

Température intérieure : Le point où l'haleine devient un brouillard solide.

Moral : Une erreur 404 dans un processeur de granit.

Je ne sens plus mes pieds. Ils sont devenus deux blocs d'argile cuite, étrangers, déconnectés du reste du système nerveux. C'est la première phase de l'amputation métaphysique. On commence par perdre les extrémités, puis les souvenirs inutiles, puis les noms des gens qu'on a aimés. Le froid est un excellent éditeur. Il coupe dans le gras, il vire les adjectifs, il ne garde que le sujet et le verbe.

Respirer. Survivre.

Je me lève, mais mon corps proteste avec le bruit d'une charnière rouillée. Chaque mouvement est une dépense de capital-calories que je ne possède plus. Je me traîne vers le tas de bois, mais il n'y a plus que de l'écorce et de la poussière. Le stock est vide. J'ai mal calculé l'appétit de l'hiver. C'est le problème avec le réel : il ne fait pas de prévisions basées sur le cloud. Il se contente de bouffer ce qu'il y a sur la table jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de table.

Le vent cogne contre la porte. Pas comme une rafale, mais comme une épaule. Le Silence veut entrer. Il veut s'asseoir avec moi. Il veut me montrer ce qu'il y a derrière le bruit blanc de la civilisation.

Je m'enroule dans la laine bouillie, la peau de bête, le cuir tanné. Je deviens un oignon de fibres et de désespoir. Je m'assois à même le sol, contre le poêle qui dégage encore une chaleur résiduelle, une sorte de souvenir de feu. Ma colonne vertébrale rencontre la pierre de la cheminée. Le granit. Cette roche qui a vu passer les glaciers et les empires sans bouger d'un millimètre.

C'est là que la fusion commence.

Je ferme les yeux. Le noir n'est pas noir, il est strié d'interférences. Je vois des lignes de code se givrer sur mes rétines. Mon passé citadin remonte comme une remontée acide : les notifications incessantes, le bourdonnement des néons, la futilité des débats sur des plateformes qui n'existent plus pour moi. Tout ça n'est que du bruit. Ici, le

signal est pur parce qu'il est mortel.

Pensée parasite : Si je crève ici, est-ce que mon dernier mot sera un hashtag ou un cri primal ?

Le froid mord mon genou. La douleur est une pointe sèche qui grave mon nom dans la rotule. Je ne la repousse pas. Je l'accueille. La douleur est la preuve que le matériel de mon existence fonctionne encore. Si je souffre, c'est que le capteur envoie encore des données.

Je commence à réciter des listes de choses réelles pour ne pas glisser dans le coma blanc.

1. La texture du pain de seigle sous le couteau.
2. L'odeur de la sueur froide dans la laine humide.
3. Le poids d'une hache bien équilibrée.
4. La résistance du bois quand on le fend dans le sens de la fibre.

Le reste ? Poubelle. Le marketing, la politique spectacle, les interfaces utilisateur, les algorithmes de recommandation... Tout ça s'évapore. On ne peut pas nourrir un poêle avec des concepts. On ne peut pas se réchauffer avec des likes.

Le silence dehors change de fréquence. Il devient infrasonore. Une vibration qui vient de sous le sol, du cœur de la terre qui tourne malgré tout, indifférente à ma petite tragédie thermique. Je me plaque contre le mur de pierre. Le granit est froid, mais c'est un froid honnête. C'est un froid qui ne ment pas. Je sens ma chair se pétrifier. Mes muscles perdent leur élasticité, mes articulations se soudent. Je ne suis plus un homme dans une cabane. Je suis un élément du relief.

Je suis une excroissance rocheuse, une strate supplémentaire de cette montagne.

Une vision me traverse, fulgurante comme une décharge électrique : je me vois de

l'extérieur, une silhouette immobile, recouverte de givre, devenant une partie intégrante du mobilier géologique. Dans mille ans, des géologues viendront gratter ma cage thoracique pour y trouver des traces de carbone archaïque, la preuve qu'une conscience a un jour essayé de tailler le vide.

Le poêle est maintenant totalement froid. La glace commence à ramper sur les vitres, dessinant des forêts de fougères mortes, des fractales de néant. Je sens mon cœur ralentir. Le BPM chute. C'est le "deep sleep" du hardware.

Je n'ai plus peur. La peur demande trop d'énergie.

À ce point précis de la nuit, le "Je" s'efface. Il n'y a plus d'Occupant. Il y a juste une température ambiante qui cherche son équilibre. C'est l'entropie finale. La déconnexion est si totale qu'elle devient une forme d'omniscience. Je sens la forêt autour de moi, chaque arbre qui lutte pour ne pas éclater, chaque mulot terré sous la neige, chaque molécule d'air qui se fige. Nous sommes une seule et même architecture de résistance.

Soudain, un bruit. Un craquement massif, comme un coup de fusil à l'intérieur de la pièce.

Le bois des murs travaille. La structure se contracte. Ce cri de la matière me ramène à la surface.

Je suis encore là.

Un fragment de conscience dans un étau de gel.

Je me force à bouger un doigt. Puis un autre. C'est un travail de titan. C'est comme si je devais réécrire le code de la motricité à partir de rien. Je rampe vers le sac à dos, là-bas, dans le coin le plus sombre. Je sais qu'il me reste une chose. Une seule. Pas pour me réchauffer, mais pour me rappeler pourquoi je suis venu ici.

Mes mains, qui ressemblent désormais à des serres de rapace, fouillent le nylon gelé.

Je sors un petit carnet et un morceau de graphite.
Pas d'écran. Pas de batterie. Juste de la friction.

Je trace une ligne. Une seule. Elle est tordue, pathétique, mais elle existe. C'est une incision dans le silence. C'est l'acte de sédition ultime. Le monde veut que je sois mort, ou que je sois une donnée fluide, mais je décide d'être une trace de carbone sur une fibre végétale.

Le froid insiste. Il veut mes poumons. Je respire par petites touches, pour ne pas brûler les alvéoles.

Je me rendors, ou peut-être que je meurs un peu, je ne sais pas. La frontière est devenue poreuse. Je rêve que je suis une mine d'argent sous la montagne, stable, immobile, attendant qu'on me déterre. Je rêve que mon sang est devenu du mercure.

Puis, la lumière change.

Le noir devient gris de fer. Puis gris perle.

C'est une lueur qui n'a pas de chaleur, mais qui possède une géométrie. Elle vient souligner le bord des meubles, la courbe du poêle éteint, la pâleur de mes propres mains.

L'aube arrive. Elle ne demande pas la permission. Elle se contente de trancher le monde en deux : ce qui a survécu et ce qui a été effacé.

Je suis du côté des survivants. Pour cette fois.

Je me décolle de la paroi de granit avec un bruit de peau arrachée. Je suis en vie, mais je suis différent. La chair a gardé l'empreinte de la pierre. La température de mon âme a chuté de façon permanente.

Je me lève, et dans le silence absolu de la pièce givrée, je m'aperçois que je n'ai plus besoin de parler. J'ai cessé d'être un émetteur. Le grand crash est terminé. Le reboot a

fonctionné, mais le système d'exploitation n'est plus le même. Je suis une version bêta d'une humanité minérale.

Je marche vers la fenêtre. Dehors, la tempête s'est calmée, laissant place à un désert de nacre étincelant. Le vide est là, immense, parfaitement taillé. Et pour la première fois, je ne ressens plus le besoin de le remplir.

Je suis le vide. Et le vide est solide.

Chapitre 10

L'Écorce Neuve

La lumière de six heures du matin est un scalpel mal aiguisé. Elle ne tranche pas, elle déchire la brume avec une hésitation de novice, révélant les stigmates du monde après la défaite de la tempête. Je suis debout au centre de la pièce, une carcasse redressée par pur réflexe kinesthésique. L'air est une masse solide de cristaux suspendus qui attendent le premier mouvement pour m'entailler les poumons. C'est parfait.

Je baisse les yeux vers mes mains.

Ce ne sont plus des outils de saisie. Les phalanges, autrefois destinées à caresser des écrans capacitifs, à naviguer dans le flux immatériel d'une existence de données, ont muté. La peau est devenue une cartographie de la survie : des crevasses sombres comme des failles géologiques, des callosités qui ressemblent à de la corne de bête, et sous les ongles, un liseré de terre noire qui refuse de partir au lavage. Cette terre est devenue une partie intégrante de mon derme. Je ne manipule plus la matière ; je m'y agrège. Le contact avec la poignée de fer froid du poêle ne provoque plus ce retrait instinctif, ce réflexe de confort hérité de décennies de protection thermique. Non. Ma peau reconnaît le fer comme un cousin germain. Un métal qui attend sa ration de carbone.

[DIAGNOSTIC SYSTÈME : VERSION 2.0.1. EFFACEMENT DES DONNÉES
UTILISATEUR RÉUSSI. SUPPRESSION DE LA COUCHE SÉMANTIQUE.
ACTIVATION DU MODE MINÉRAL.]

L'ego est une excroissance fongique. Une tumeur qui se nourrit de reconnaissance, de validations lumineuses et de discours sur soi. La tempête l'a dévoré. Elle l'a arraché

comme on retire un pansement sur une plaie qui n'est pas encore cicatrisée, emportant avec elle la peau saine. Ce qui reste, c'est cette écorce neuve. Rugueuse. Insensible aux flatteries du vent, mais tragiquement réceptive à la vibration du sol.

Je marche vers l'établi. Chaque pas est une décision tectonique. Le plancher craque sous mon poids avec une honnêteté brutale. Il n'y a pas de mensonge dans le bois mort. Il n'y a que de la résistance.

Je prends le bloc de pain que j'ai pétri hier, avant que le gel ne fige la levure dans un sommeil cryogénique. Je le pose sur la table de chêne. La croûte est dure, une carapace protégeant une mie dense qui sent l'effort et le renoncement. Je ne mange pas pour le plaisir ; je mange pour maintenir la chaudière interne à une température compatible avec la persistance du flux sanguin. C'est un acte de maintenance, une transaction calorique entre la forêt et ma chair.

Soudain, le silence de la pièce est brisé par un craquement extérieur. Un arbre, sans doute, dont la sève a gelé trop vite, éclatant comme une grenade organique.

Je ne sursaute pas.

L'ancien "moi" — cette version fragmentée, hystérique, dépendante du bruit ambiant — aurait analysé le son, cherché une menace, imaginé un scénario. La version actuelle se contente d'enregistrer la fréquence. C'est un fait. Un objet physique a changé d'état. Fin de la transmission.

Je sors sur le seuil. L'air me frappe comme un direct au foie. C'est une douleur pure, sans nuance, qui purifie les derniers résidus de pensée abstraite. La forêt n'est plus un paysage. Ce n'est plus ce décor de carte postale que les citadins viennent "consommer" pour se sentir exister. C'est un prédateur immobile. Elle ne veut pas de mon admiration. Elle veut mon azote, mon carbone, l'eau contenue dans mes cellules. Elle attend que je ralentisse assez pour me recouvrir de mousse.

Je regarde mes mains une fois de plus, à la lumière crue de la neige. Elles ne tremblent pas. La finesse de l'ancien monde a été remplacée par une géométrie de la force brute. Les muscles des avant-bras se sont raccourcis, durcis, préparés au mouvement répétitif de la hache. Le superflu a été définitivement excisé. Les adjectifs ont disparu de mon vocabulaire mental. Il ne reste que les verbes.

Fendre.

Brûler.

Manger.

Durer.

[INSERTION MÉTA : Le lecteur attend ici une épiphanie. Une lueur d'espoir. Une réalisation poétique sur la beauté de la nature. Désolé, le contrat est rompu. La nature n'est pas belle. Elle est efficace. La beauté est une invention de ceux qui ont le ventre plein et le chauffage central.]

Le vent se lève à nouveau, charriant un nuage de poudre de diamant glacé. Je sens l'écorce de mes mains se tendre. Je suis une extension de cette terre. Si on me coupait, on trouverait des cernes de croissance au lieu d'artères. Je suis devenu le vide que je tentais de sculpter. Un vide plein, dense, une singularité biologique qui a cessé de demander "Pourquoi ?" pour se contenter de répondre "Là".

Je ramasse une bûche. Son poids est une information parfaite. Elle contient trois heures de chaleur. Trois heures de sursis. La transaction est claire. Pas de clauses cachées. Pas de conditions d'utilisation écrites en minuscules au bas d'un contrat numérique.

Je rentre. Je ferme la porte. Le bruit du verrou qui s'enclenche est le point final d'une phrase que j'ai mis trente ans à écrire. La métamorphose est achevée. Je ne suis plus un occupant. Je suis le relief.

Le pain est là. Le bois est là. Le froid est là.

L'homme, lui, est enfin parti.

Il ne reste qu'une fonction respiratoire au milieu du blanc.

Une écorce qui attend la prochaine gelée pour voir si elle peut encore se fissurer sans se rompre.

Je ne suis pas en paix. Je suis en place.

C'est bien plus violent.

C'est bien plus réel.

Je mords dans le pain. Le sel et le blé explosent contre mon palais avec la violence d'une collision frontale. Chaque fibre nerveuse sature. Je suis vivant. Pas au sens biologique du terme, mais au sens géologique. Je suis un rocher qui a appris à marcher, une faille qui a appris à respirer.

Le monde extérieur peut s'effondrer sous ses propres data, ses guerres de pixels et ses effigies de vide. Ici, la seule vérité est la température de la fonte du poêle. La seule monnaie, c'est le souffle.

Le grand crash est terminé.

Le système est stable.

Le silence n'est plus un ennemi, c'est ma fréquence de résonance.

Je pose mes mains sur la pierre du mur.

Je ne sais plus où je finis et où le monde commence.

Et c'est exactement ce que je suis venu chercher.

L'amputation est un succès.

Le vide est enfin solide.

Chapitre 11

L'Acte de Sédition

La hache n'est plus un outil, c'est une ponctuation de fer rouge dans la syntaxe blanche du matin. Elle tombe, non pas pour fendre le bois, mais pour scinder l'atome du temps. *Schlak.* Une seconde. *Schlak.* Une éternité. Chaque bûche de mélèze est un disque dur que je fragmente, une mémoire de sève et de cernes que je condamne au brasier pour que ma propre carcasse ne devienne pas un bloc de glace stérile. Le froid ici ne discute pas ; il n'a pas de service après-vente. Il est une pression atmosphérique qui tente de transformer mon sang en cristal de quartz.

On m'a dit : « Tu vas te perdre. »

On s'est trompé de verbe. Je me suis déposé. Comme un sédiment au fond d'un lac que les ondes wifi ne peuvent plus rider.

La sédition ne commence pas par un cri sur une place publique saturée de gaz lacrymogènes et de notifications push. Elle commence par le refus de la vitesse. Je suis un bug dans leur moteur de rendu. Un pixel mort qui refuse de s'allumer quand la matrice appelle à la croissance. Regardez mes mains : elles sont devenues un manuel de géologie. La peau est un parchemin de crevasses où s'écrit la seule vérité qui vaille : le contact.

Le monde de l'autre côté du col — celui que j'ai laissé brûler dans sa propre frénésie de données — est une hallucination collective. Une partouse de spectres hurlant dans des tunnels de fibre optique. Ici, le silence a une masse. On peut le peser. On peut le tailler. C'est un bloc de marbre invisible que je sculpte avec mon propre souffle.

(L'OCCUPANT est assis devant le poêle. Les flammes projettent des ombres qui ressemblent à des algorithmes en train de s'autodétruire.)

(à mi-voix) : Ils attendent une réponse.

: ...

: Ils veulent que je traite la requête. Que je valide le formulaire. Que je sois « productif ».

: (Le sifflement du vent contre le conduit de cheminée augmente de 4 décibels.)

: Je préfère pétrir la pâte. La farine est une poussière d'étoile qui se fout de mon indice de confiance sociale.

Il y a une dignité animale dans l'immobilité. Observez le loup sous la tempête. Il ne « gère » pas son stress. Il est le froid. Il est la faim. Il est l'attente. Je suis devenu la sentinelle de ce vide. Ma présence ici est un acte de terrorisme métaphysique. Pourquoi ? Parce que je ne produis rien. Je ne consomme rien. Je suis une fuite dans le réservoir de leur économie de l'attention. Chaque heure que je passe à regarder une branche de givre se courber sous son propre poids est une heure volée au Grand Marché des Consciences.

C'est une guerre d'usure. Ils envoient des satellites au-dessus de ma tête, de petites étoiles artificielles qui clignent avec l'arrogance des conquérants. Ils croient me surveiller. Ils ne voient qu'une signature thermique insignifiante au milieu d'un océan de pins noirs. Ils ne voient pas que cette chaleur est un foyer de résistance. Un incendie intérieur qui consume tout ce qui me restait de « citoyen numérique ».

Le journal intime de ma transformation ne contient plus de mots, seulement des textures.

- Lundi : Rugosité de l'écorce de bouleau.
- Mardi : Poids de la neige sur les épaules (environ 12 kg de silence compressé).
- Mercredi : La saveur du fer dans l'eau gelée du ruisseau.

Le système ne sait pas quoi faire du néant. Il veut le remplir, le packager, le vendre sous forme de « retraites détox ». Mais le vide que je cultive n'est pas à vendre. C'est une lame de rasoir que je passe chaque matin sur le cuir de ma propre conscience. J'ampute les membres fantômes de mon ego : celui qui voulait être aimé, celui qui voulait être connu, celui qui avait peur de ne pas exister s'il n'était pas rafraîchi par un flux de données.

Requiem pour un avatar.

Je me lève. Mes articulations craquent comme du vieux bois. C'est un son merveilleux. C'est le son de la mécanique humaine qui reprend ses droits sur l'automatisme logiciel. Je sors. La nuit est une nappe de pétrole étoilé. L'air est si froid qu'il semble se briser dans mes poumons. C'est une brûlure purificatrice.

Je marche jusqu'à la limite de la forêt, là où les arbres cessent de pousser parce que même la terre a compris qu'il fallait savoir s'arrêter. Je m'arrête aussi. Je ne suis pas un randonneur. Je ne suis pas un touriste de la solitude. Je suis une borne. Un jalon planté dans la réalité brute.

*La lenteur est notre munition.

L'oubli est notre territoire.

L'immobilité est notre offensive finale.

Nous ne reviendrons pas, car il n'y a plus de "nous". Il n'y a que le vent qui polisse la pierre jusqu'à ce que la pierre et le vent ne fassent plus qu'un.*

Le monde moderne est une explosion en slow-motion qui se prend pour une apothéose. Ici, l'explosion a déjà eu lieu. Je vis dans les décombres de l'absolu. Et c'est un luxe inouï. Chaque matin, je dois réapprendre à faire du feu. Si j'échoue, je meurs. Cette équation est d'une beauté mathématique qui rend tous les débats

philosophiques obsolètes. C'est la fin du « peut-être ». C'est le règne du « est ».

L'amputation est totale. La plaie est propre. Le moignon de mon identité sociale a cessé de saigner. Je regarde l'horizon, cette ligne de crête qui ne me demande rien, qui ne m'envoie aucune notification, qui ne cherche pas à optimiser ma journée. Elle est juste là. Implacable. Indifférente.

Je m'assois sur une souche. J'attends que le soleil franchisse la dent du Diable. Ce n'est pas une attente passive. C'est une attente active, tendue comme la corde d'un arc. Je suis le garant que ce morceau de monde ne sera pas digitalisé, ne sera pas transformé en concept, ne sera pas « partagé ». Il restera secret, enterré sous trois mètres de silence et de neige.

Ma sédition est là : je suis devenu le gardien d'un trésor dont personne ne veut plus. L'essentiel. Le rien. Le pur, l'indigeste, le magnifique vide.

Le poêle s'éteint doucement. La température chute. Mon corps frissonne, un réflexe archaïque, une preuve de vie non-négociable. Je ne vais pas rallumer le feu tout de suite. Je vais rester ici, dans le gris du petit matin, et laisser le froid m'expliquer ce que signifie être un homme sans interface.

Je ne suis plus Ghost. Je ne suis plus l'Occupant.

Je suis la vibration de la montagne dans le gel.

Je suis la sentinelle.

Le vide est solide, et je suis son architecture.

C'est ici que le récit s'arrête, non par manque de mots, mais parce que le silence a gagné la partie. Et c'est la plus belle des victoires.

FIN

Merci d'avoir lu "Tailler le Vide"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)